

Le couteau fait ce pour quoi il a été conçu : il coupe et découpe. Je fais ce à quoi j'étais destiné : je coupe et découpe. La lame pénètre la chair molle et rasée de près sous la gorge. La plaie s'étire, puis se déchire. Le sang gicle, puis se répand. Un parfum métallique remplace aussitôt celui de la pisse et de l'encens. [...]

J'essuie le sang qui le macule sur ma manche droite. [...]

Je pousse les majestueuses et imposantes portes de l'église, accueilli par une brise fraîche. Je remercie le divin pour ce baiser soufflé sur mon visage...

Les portes se referment lourdement derrière mon dos. Je dévale les marches du parvis, souriant de toutes mes dents.

C'est si facile depuis que je suis devenu tout-puissant.

Jeudi 13 août

Une salade verte toute nue et sans vinaigrette, du pain à l'ail à moitié brûlé, une horrible lasagne achetée congelée chez l'épicier; maman s'est vraiment surpassée, ce soir. Bien que franchement dégueulasse, c'est son meilleur repas depuis des semaines. Pourvu que ça dure...

Je laisse ma fourchette se battre avec les pâtes caoutchouteuses, à la recherche de traces de fromage. C'est probablement le machin brun tout séché sur le dessus; à moins qu'il ne s'agisse de la pellicule plastique que maman aurait oublié de retirer. Peu importe; même une souris anorexique n'y trouverait pas son compte. Je m'ennuie quasiment des repas servis à l'hôpital, faut le faire.

Comme d'habitude, tout ce qu'on entend autour de la table, ce sont les bruits de mastication, ceux des ustensiles écorchant la porcelaine, ainsi que les gémissements presque ininterrompus de mon bon vieux Ralphy. Brave bête. Sa

truffe fraîche posée sur mes genoux, il attend un morceau de n'importe quoi. Ses larmoyants yeux de beagle cherchent à m'attendrir; ils y réussissent bien. Je glisse une main sous la table, pour lui donner un bout de pain imbibé de l'insipide sauce tomate. Un simple coup de langue et le tour est joué. Il redépose son museau humide, espérant une autre gâterie. Je crois qu'il me sourit. Adorable compagnon; comment pourrais-je me passer de lui? Il est le seul à se rendre compte de ma présence dans cette maison.

Tout au bout de la table trop grande pour trois personnes, papa pianote sur son fichu cellulaire en enfournant les bouchées de lasagne, sans un regard pour maman ou moi. Il a gardé veston et cravate, ce qui n'est pas habituel pour un jeudi soir; il va très certainement nous servir l'excuse d'une réunion tardive au bureau avant sa dernière gorgée de café. Comme toujours, maman va tout gober; non par naïveté, mais plutôt par résignation. Ça fait cinq ans que ça dure, elle a fini par s'y habituer.

Je ne suis pas dupe. Papa a une maîtresse – peut-être même deux. C'est qu'il a belle allure, mon vieux, pour son âge. Il a quoi, quarante-neuf, cinquante ans? La gueule bien carrée et rasée de près; des cheveux noirs et fournis, à peine grisonnants; des épaules larges, un corps bien bâti, et des yeux sombres de tombeur italien à faire mouiller les petites culottes des jolies

dames. Maman a jadis été l'une d'elles. Une jolie dame, je veux dire, du genre à faire tourner les têtes. À une certaine époque, elle était probablement la plus belle de toutes les mamans.

C'était avant.

Avant que la Grande Faucheuse n'entre dans notre maison. Depuis ce temps, maman s'est fanée. Littéralement. Sa magnifique chevelure rousse a perdu de son éclat; on voit tout de suite la repousse grise qui attend une coloration depuis des semaines. Elle ne se maquille plus, des rides naissent chaque jour sur son visage de plus en plus bouffi, tandis qu'un surplus de poids alourdit son corps autrefois si délicat. Pauvre maman! À seulement quarante-cinq ans, elle n'est plus que l'ombre de la jeune femme qu'elle était autrefois. Elle me fait presque pitié. Je dis presque, parce que je lui en veux trop pour ressentir autre chose que de la pitié. Ses yeux bleus, mais éteints, fixent encore mes mains.

Mes fichues mains qui l'empêchent d'oublier qu'un jour nous étions deux...

Je tire sur les manches de mon chandail, cherchant à dissimuler mes cicatrices hideuses. Ma mère évite mon regard, fixant le sien sur le quatrième couvert placé sur la table, juste à sa droite. Une assiette éternellement vide; une fourchette et un couteau parfaitement alignés; un verre imprimé d'un dinosaure sur lequel ne

se pose désormais plus aucune lèvre. C'était la place de mon frère.

Oscar, mon jumeau.

Je me lève, ramasse ma vaisselle sale avant de me diriger vers la cuisine, Ralphy à mes trousses. Ce balourd ne me lâche pas d'une semelle, et c'est tant mieux ; le cliquetis de ses griffes sur les carreaux de céramique meuble ce satané silence qui me rend dingue. Je rince distraitement mon assiette en regardant par la fenêtre au-dessus de l'évier. Mimine, la chatte espagnole de notre vénérable et grincheux voisin, s'apprête à sauter à la gorge d'un innocent écureuil qui grignote une pomme de pin.

Je déteste les chats.

Je les hais vraiment. Ils sont traîtres et hypocrites, même avec leurs maîtres. Mimine s'élançe, mais elle retombe mollement, sans finesse, sur l'herbe fraîchement coupée ; cette vicieuse est enceinte jusqu'aux yeux et arrive difficilement à placer une patte devant l'autre. Le rongeur a tôt fait de prendre la poudre d'escampette.

Un museau froid sur ma cheville détourne mon attention de la chatte de monsieur Gordon. Sacré Ralphy, il connaît bien mes habitudes. J'ouvre la porte du garde-manger, y prends un

biscuit sec et un gâteau Vachon ; le Social Tea est pour Ralphy, le Jos. Louis, pour mon fréro.

Je souhaite une bonne fin de repas à mes parents en contournant la table. Un grognement de la part de mon père, un haussement de sourcils du côté de ma mère. Ni l'un ni l'autre ne prend la peine de lever les yeux vers moi.

Je suis leur fils invisible.

Ralphy et moi quittons la cuisine ; lui avec l'estomac gargouillant d'espoir, moi avec le cœur débordant de chagrin.

Je ne reconnais plus ceux qui m'ont donné la vie, un peu comme si je vivais désormais aux côtés de leurs clones, vides d'amour et d'humanité. Maman prend trop de cachets, et depuis trop longtemps. Si ce n'était des cernes violacés sous ses yeux, on la prendrait pour un robot. Une serveuse automate... Comme dans la magnifique pièce de Plamondon et Berger tirée de *Starmania*, que j'écoute parfois lorsque je veux m'apitoyer sur mon sort. Quant à papa, il est si souvent absent qu'il est devenu un fantôme, comme si nous n'en avions pas déjà assez d'un dans la maison. Reste donc un vieux beagle et moi, jeune homme de dix-huit ans à moitié cramé, pour mettre un semblant de vie dans une vie de faux-semblants.

Je mets à peine le pied sur la première marche de l'escalier menant à l'étage que la voix pâteuse de maman me parvient de la cuisine.

— Olivier, t'as fait tes devoirs en rentrant, j'espère?

Je soupire avant de lui répondre, ma main droite, celle qui a le plus souffert des brûlures, crispée sur la rampe de bois poussiéreuse.

— Mes cours ne débutent que dans deux semaines, tu te rappelles?

Aucune réponse. J'entends les pattes d'une chaise grincer sur le parquet, les pas pesants de mon père qui se rapprochent, sa toux grasse lorsqu'il cherche à éclaircir sa voix avant de mentir.

— Ne m'attends pas ce soir, Maryse, je vais probablement rentrer tard. Le grand patron nous fait l'honneur de sa visite; je dois m'assurer que tout est en ordre avant son arrivée.

Et blablabla. Je me retourne pour saluer mon père qui ouvre déjà la porte, prêt à partir. Il me sourit, dissimulant mal son malaise; il sait que je sais, ou, à tout le moins, que je ne semble pas aussi naïf que maman. J'attends que le bruit du moteur de sa voiture s'éloigne avant de finir de grimper l'escalier, déçu.

Ils ont encore oublié.

Le couloir s'allonge devant moi; mes pas font craquer les étroites planches de pin vernies; la médaille au cou de Ralphy tinte contre son collier. Ma chambre est la dernière, tout au bout. Je passe devant celle de mes parents, m'arrête devant la suivante. Une porte fermée; une feuille de papier défraîchi et jauni; un dessin représentant deux garçons costumés en pirates qui combattent à l'épée sur le pont d'un navire. Tout à droite, en bas du dessin, un nom signé d'une main juvénile.

Oscar

J'appuie ma tête sur l'œuvre de mon frère, rituel quotidien afin de ne jamais oublier. Je demande pardon, comme je le fais chaque jour depuis ce fameux soir. Ma main droite ne peut s'empêcher de glisser sur la poignée de porte; mes doigts la serrent, la tournent jusqu'au déclic. Je ferme les yeux, pousse, entrouvre la porte.

Non, je ne peux pas. Maman le défend.

Honteux, je la referme aussitôt.

Ralphy passe devant moi, sa queue comme un métronome au-dessus de son arrière-train. Il saute d'un bond sur mon lit, aussi agile que lorsqu'il n'était qu'un chiot. Il prend ses aises entre mes deux oreillers, son regard fixé sur moi, ou plutôt sur le biscuit sec qui lui est destiné.

Je le lui lance ; il le happe d'un rapide coup de mâchoire. Jamais il ne rate son coup. Je referme la porte de ma chambre derrière moi, avant de m'asseoir à ses côtés.

De la musique s'échappe du haut-parleur de mon ordinateur portable : l'«Agnus Dei» de l'*Adagio pour cordes* de Samuel Barber. Lorsque j'ai entendu ce morceau pour la toute première fois, c'était en regardant le vieux film de guerre *Platoon* avec mon père. J'ai cru que mon cœur allait implorer dans ma cage thoracique. Des larmes fuyaient mes yeux alors que je m'étais juré de ne plus jamais pleurer. C'était trop. Trop beau, trop tout. Chacune des notes semblait traverser mon âme pour la rapiécer. Je n'avais soudainement plus peur de la mort. Elle pouvait venir, puisque j'avais l'impression d'avoir accédé à l'un des secrets du paradis. Depuis ce temps, je n'écoute plus que de la musique qu'on dit classique. Une autre bonne raison pour que les jeunes de mon âge se moquent de moi ou me montrent du doigt.

Je me couche contre Ralphy, laissant la musique de Barber m'envelopper de son infinie mélancolie. Je pourrais m'abandonner au sommeil, mais un bout de papier m'en empêche. Délaiisé sur une pile de livres scolaires, il semble me narguer. La colère monte en moi à la vitesse grand V. Je m'en saisis brusquement, le parcourant pour la dixième fois. C'est

trop injuste, ils se foutent de moi, j'en suis convaincu. Je ne vois que ce mot inscrit en lettres noires et funestes dans la première case du mardi : «**N-a-t-a-t-i-o-n**». Mon tout dernier choix d'activité physique. J'ai presque envie de vomir. Qu'est-ce qui leur a pris, hein ? Pourquoi ? Que leur ai-je donc fait ? J'appréhendais déjà cette première session de cégep ; avaient-ils besoin d'en rajouter ? Tout va recommencer, je le sais. Les railleries, les chuchotements dans mon dos, tout. Aux yeux de ces nouveaux étudiants et professeurs, je redeviendrai le monstre de Frankenstein.

Saletés de cicatrices.

Je froisse mon horaire entre mes doigts pour le lancer dans un coin de ma chambre, hors de ma vue. L'enfer débutera dans un peu moins de deux semaines ; le 25 août, plus exactement. Concentration : Arts et lettres. Je ne sais pas trop où cela me mènera, mais je serai au moins débarrassé des cours de sciences, que j'ai toujours détestés. Terminés, les problèmes d'arithmétique indéchiffrables, les graphiques incompréhensibles qui me donnaient des sueurs froides. Je préfère de loin devoir décortiquer l'œuvre complète de Molière, plutôt que de tenter de découvrir les mystères du nombre pi.

Reste que je suis inquiet. Ils seront là, eux, *les autres*, à m'épier. À rire de moi.

Moi, Olivier Monarque, grand brûlé de l'âme et du corps.

Ce frisson dans mon dos. La tourmente approche. Non, pas question. Je dois trouver le moyen d'apaiser ma colère pour que l'anxiété ne se propage pas. Concentre-toi, Olivier, tu peux réussir, tu sais que tu peux. Tu l'as déjà fait. Ne laisse pas venir la crise ; non, lutte, pense à autre chose.

Non, s'il vous plaît, non...

Trop tard.

La chaleur monte, longe ma nuque, s'insinue sous mon cuir chevelu. Le picotement habituel, mes joues en feu, mon cœur qui s'affole, l'affreuse sensation que le monde se referme sur mon être tout entier. La panique cherche à faire son nid. Les premières gouttes de sueur perlent à mon front.

Non, je vous en prie, je ne veux pas, je ne veux *plus*.

Trop difficile.

Ces images, ces idées, ces pensées qui envahissent mon cerveau. Cette peur hypocrite qui veut m'engloutir. Bats-toi, Olivier, bats-toi. Colle-toi contre Ralphy, ton compagnon, ton ami, ton meilleur copain. Écoute les battements de son cœur, accorde ton rythme avec le sien. Ressens

sa présence, sa chaleur. Il est ici, avec toi, et non pas dans cet ailleurs qui t'aspire. Caresse-le, glisse ses grandes oreilles entre tes doigts, hume l'odeur de son pelage. Il sent l'herbe fraîchement coupée, la terre, la pluie, le chien.

Tout va bien, c'est presque fini.

Regarde dans le miroir ton reflet qui imite chacun de tes gestes. Observe-le comme lui t'observe. Il est toi, tu es lui. Mêmes cheveux châtain qui auraient besoin d'un bon coup de peigne ; mêmes yeux bleus aussi pâles que ceux de grand-mère Édith ; même grand corps efflanqué aux épaules trop étroites ; mêmes cicatrices disparaissant sous un chandail en tout point identique. Ce chandail justement, à l'image d'un groupe de métal, qui te protège du regard des autres, mais, surtout, qui éloigne ces derniers en leur laissant croire que tu n'es qu'un jeune voyou. Tu te trouves dans ta chambre, Olivier, à écouter les dernières notes de l'«Agnus Dei» de Barber. Écoute comme c'est beau ; la plus belle musique de l'univers pour cette fin de journée si particulière.

Allez, reprends contact avec *ta* réalité. Tu avais un truc important à faire, non ?

Mon cœur reprend son rythme habituel, mais sans se presser. La désagréable sensation de chaleur quitte mon corps. Les picotements s'évanouissent. Les mains invisibles qui comprimaient

mon cerveau se sont envolées, tout comme les sombres pensées qui obscurcissaient mon esprit. Ralphy me lèche le visage ; je lui frotte vigoureusement les flancs pour le remercier. Grâce à lui, encore cette fois, j'ai évité que la crise ne s'installe pour de bon. Je dois absolument trouver le moyen d'empêcher que ce genre d'épisode se reproduise, mais comment ? Comment empêcher celle que j'appelle la tourmente de me posséder ? Juste d'y penser, je sens les horribles images rebrousser chemin pour venir me hanter de nouveau. Essaie ce que le psychiatre t'a recommandé à ta dernière visite, Oli, même si ça ne fonctionne quasiment jamais.

Bloque-leur le passage.

Ferme ton esprit. Imagine une lourde porte d'acier ; son cadenas de fonte ; sa clef dont tu es le seul gardien. Ouais, bien sûr. Plus facile à dire qu'à faire. On voit bien qu'il ne sait pas ce que c'est que de se battre contre le néant et le chaos, ce fichu psy. Personne ne le sait, d'ailleurs. Mon frère, lui, comprendrait. Chiotte, Oscar. Je t'avais presque oublié.

Le livre est toujours à la même place sur l'étagère de ma bibliothèque, entre *Misery* et *Simetierre*. Je le prends entre mes mains, passe un doigt sur sa couverture. *La part des ténèbres*, du grand monsieur King. Je l'ouvre, respire le parfum de ses pages. Une photo est glissée entre

la 17 et la 18, tel un rappel. Sur le cliché, Oscar et moi nous faisons face, assis aux deux extrémités d'une balançoire à bascule. Une journée ensoleillée, sans le moindre nuage. Oscar sourit, une de ses incisives est cassée. Il a onze ans. Tout comme moi. Seule la couleur de nos yeux nous différencie. Les siens sont marron, presque noirs, tandis que les miens sont bleu pâle, presque gris. Selon le pédiatre qui nous soignait lorsque nous n'étions que des bouts de chou, ce genre de phénomène est pratiquement impossible chez des jumeaux identiques. Quel crétin. Si j'avais été un enfant moins timide, je lui aurais fait remarquer qu'avec la preuve au fond de nos yeux, le mot « impossible » était plutôt mal choisi.

Je me lève et tire les rideaux pour masquer la fenêtre. Ralphy incline la tête avec curiosité; je lui tapote le derrière en reprenant place à ses côtés. Je retire le Jos. Louis de son emballage plastique; il est plus petit que lorsque j'étais gosse. Monsieur Vachon réduit de plus en plus ses portions. J'ouvre le tiroir de ma table de chevet, en sors un carton d'allumettes, appuie sur l'interrupteur de la lampe. L'obscurité n'est pas complète, mais c'est mieux que rien. Je craque une allumette, et, à défaut de chandelle, j'enfouis le carton en entier dans la pâte du gâteau. Je les embrase toutes en même temps.

— Bonne fête, Oscar. À nos dix-huit ans.

J'éteins la flamme d'un simple souffle. L'enrobage chocolaté coule sur mes doigts, que je porte à ma bouche. C'est sucré, plein de souvenirs. De *bons* souvenirs. Les mauvais, eux, ne tarderont pas. Ils viendront me hanter dès que j'aurai fermé les yeux. Oscar y veillera.

Couché sur le dos, Ralphy entre mes jambes, je laisse venir le sommeil.

— On se revoit dans mes cauchemars, petit frère.



J'ai mal au ventre. Mon père croit que je mens, il dit que j'ai toujours mal quelque part quand je ne veux pas faire quelque chose. Ce n'est pas vrai. J'ai vraiment de terribles crampes. Bon, on arrive bientôt. Je n'ai pas du tout envie d'y aller, mais c'est quand même mieux que de regarder les méchants yeux de mon père dans son rétroviseur. Aïe, fichue douleur au ventre. Peut-être que maman m'écouterà, elle.

— *Je te jure que c'est vrai, cette fois, maman, j'ai très mal au ventre!*

Mon père ne lui laisse pas le temps de répondre.

— *Cette fois, Olivier? Tu as bien dit cette fois? C'est donc que tu faisais semblant hier,*

ainsi que dimanche dernier ? Et toutes les autres fois, j'imagine ?

— *Bernard, voyons, ce n'est qu'un enfant...*

— *Seigneur, Maryse, arrête de le traiter en gamin ! Il a onze ans, bon sang ! À cet âge, j'aidais déjà mon père à faire les foins !*

Voilà, ils se chicanent encore à cause de moi. Qu'est-ce que j'ai de pas normal ? Je voudrais lui dire, à papa, que je ne raconte pas d'histoires, mais c'est trop tard, le mauvais frisson arrive. Je n'entends plus rien, je ne peux plus parler. Les mots restent bloqués dans ma gorge. Mon cœur cogne et cogne, jusque dans ma tête. On dirait qu'il est monté dans mon cerveau, qu'il se gonfle pour le faire exploser. Je sens tous mes cheveux picoter sur mon crâne devenu trop petit. Je ne sais pas ce qui m'arrive, ça me fait peur parce que ce n'est pas la première fois. On dirait que quelqu'un de trop gros essaie d'entrer dans mon corps. J'ai chaud. J'ai peur.

Peur que quand je serai grand, je serai fou.

Prends-moi, maman, berce-moi, embrasse-moi. J'ai mal à l'intérieur, c'est trop serré. Tu devrais bien le voir dans mes yeux, tu lis dans mes yeux d'habitude, maman. S'il te plaît, aide-moi.

La voiture s'arrête brusquement. Nous sommes arrivés. La chose qui m'écrasait par en dedans est en train de fondre. Je respire un peu mieux, j'ai

un peu moins chaud. Papa me dit quelque chose; maman m'embrasse sur le front; Oscar tire sur mon chandail.

Oui, je suis là, je suis revenu.

— Allez, grouille-toi, Oli! L'abbé déteste ça quand on arrive à la dernière minute! Dépêche avant qu'il ne nous fasse un sermon!

La main de maman replace mes cheveux. Sa peau est douce comme celle du ventre de Ralphy, notre nouveau bébé beagle.

Je sors de la voiture et rejoins Oscar qui m'attend sur le trottoir, les bras croisés. Il a un air de bœuf. Nous sommes peut-être jumeaux, mais cet air-là, il l'a emprunté à papa. AIIIE! Oscar me frappe sur l'épaule avec un sourire idiot. Papa tout craché, encore une fois.

— On fait la course; le dernier arrivé sur le perron de l'église est une tapette!

Même pas le temps de lui chanter des bêtises qu'il traverse la rue. Un de ces jours, il va se faire écrabouiller!

— Oscar, attends-moi! Je n'ai pas envie de me faire sermonner par l'abbé Paquin!

Oscar me montre son majeur. Ce que j'aimerais le lui enfoncer dans la gorge! En plus, je suis sûr qu'il a de la morve séchée tout au bout; il l'a

toujours de fourré dans le nez, son majeur. Bon, ça y est, il a gagné; il est arrivé le premier sur le parvis de l'église. Et encore le majeur en l'air.

— *Oli n'est qu'une tapette! Oli n'est qu'une tapette!*

Il m'énerve, ce petit con, des fois!

D'abord, pourquoi nos parents nous obligent-ils à aller servir la messe? On n'est plus au XX^e siècle, merde! Une bonne raison pour que tout le monde à l'école se moque de moi... Ils ont raison; c'est idiot et démodé de servir la messe. C'est bon pour les filles. Jamais maman n'aurait dû se laisser embobiner par monsieur l'abbé. Je le revois, celui-là, avec ses fausses dents toutes déchaussées, à lui dire que les paroissiens trouveraient cela mignon, de petits jumeaux servant la messe aux offices du dimanche. Vieux bouc! Sans compter que les dimanches n'ont pas suffi, oh! bien sûr que non... Oscar et moi, on doit aussi aller faire les marioles devant les paroissiens deux soirs par semaine! Non mais, sérieux, mon père peut bien dire que ça nous force à prendre nos responsabilités, il n'y assiste jamais, lui, à la maudite messe! C'est vraiment trop injuste. Bon, cesse de te plaindre, Oli, tu n'as pas le choix. Laisse passer cette voiture, puis traverse à ton tour. Attention; dans trois, deux, un... Vas-y, mon vieux.

AAAH!

Une voiture me frôle, je sens la chaleur de sa carrosserie sur ma peau.

La voiture s'arrête. Et tout le reste aussi. Tout. Ces inconnus qui marchent sur le trottoir... Ce petit garçon sur son vélo... Plus rien ne bouge. Rien de rien. Est-ce le temps qui s'est arrêté? Non. Tu sais trop bien ce qui se passe.

C'est le mauvais frisson qui revient.

Ma tête picote. J'ai chaud. Je brûle. Je ne veux pas! Concentre-toi sur quelque chose, Oli. La petite fille, là, sur la banquette arrière de la grosse voiture noire.

Que tient-elle dans ses mains? Des poupées? Oui, deux poupées semblables. Pas tout à fait, non. L'une a les yeux bleus, l'autre n'en a pas. À leur place, deux trous noirs desquels s'échappe de la fumée. Et son visage... Son visage est en train de fondre comme la cire d'une chandelle.

NON!

J'ouvre les yeux, mais je n'y vois rien. Tout est noir. Mon réveil indique 20:51. Un peu plus et je passais tout droit pour ma médication. J'allume la lampe de chevet, cherchant à reprendre mon souffle. Ralphy gémit à mes pieds en s'étirant les pattes.

Il se rendort presque aussitôt. Sacré veinard; je n'aurai probablement pas cette chance. Déjà,

mon cœur fait des siennes. La chaleur monte dans mon dos, glisse sous mes cheveux. Le picotement commence; la pression sous mon crâne, les doigts invisibles qui pétrissent mon cerveau. La panique va me tomber dessus comme une chape de plomb.

D'une main tremblante, j'ouvre le tiroir de ma table de chevet, en extirpe deux flacons, m'attaque au premier. Allez, saleté de couvercle, dévisse-toi! Un comprimé de Seroquel^{MD}. *Ma bouteille d'eau*. Où est cette foutue bouteille d'eau? Avale. Encore une fois. Maintenant, calme-toi. Respire à fond. Les antipsychotiques commencent déjà à travailler. Tu sais que ça fonctionne, ça fait assez longtemps que tu les prends chaque jour. Rappelle-toi, tu as déjà eu besoin d'en prendre beaucoup plus, pour tenir la psychose à distance. Ça va mieux depuis les derniers mois, non?

Ouais, si on peut dire. J'ai moins de compulsions qu'avant, c'est vrai. Je ne ressens plus le besoin d'appuyer sur l'interrupteur de ma chambre sept fois d'affilée; de descendre du lit en déposant d'abord le pied droit sur la troisième latte de bois; d'essayer de faire exactement quinze respirations à la minute; de répéter inlassablement dans ma tête mon titre de film préféré pour qu'il ne m'arrive pas malheur. Ces trucs de gamin, c'est bien fini, enfin presque...

Après la mort de mon frère, c'était normal que je devienne fou... Quand on est petit, on se fait toutes sortes d'idées sur la folie des grands. Et on tombe inévitablement dans la caricature : des mecs qui bavent, qui grognent, qui se tapent la tête sur les barreaux de leur fenêtre, ficelés dans une camisole de force, qui hurlent au loup les soirs de pleine lune, et autres stupidités.

J'étais loin de penser que ça pouvait ressembler à ça. Là, je suis aux prises avec du sérieux : des crises de panique *et* des épisodes psychotiques. La totale, quoi.

Je jette un œil au deuxième flacon. Xanax^{MD}, 0,5 mg, un comprimé, trois fois par jour, si besoin, et j'en prends toujours un au coucher. Bien que je ne sois pas franchement convaincu de son efficacité contre l'anxiété, il m'aide à trouver le sommeil, ce qui est déjà beaucoup. Avec une dose plus forte, je me débarrasserais peut-être des cauchemars. J'en parlerai à mon doc lors de mon prochain rendez-vous.

Je me rallonge et dépose ma tête sur l'oreiller, fixant le plafonnier. C'est ce qu'attendait cette saloperie d'angoisse pour me sauter à la gorge.

Mon cœur devient fou furieux ; mon chandail se trempe de sueur ; les images noires prennent d'assaut mon esprit. Je dois dormir, là, maintenant. Allez, vite, prends un comprimé de Xanax^{MD}. Bloque tout, Olivier. Ferme à clef.

Un murmure à mon oreille :

— *C'est ta faute, Oli.*

Chiotte. Trop tard. La tourmente est là. Mon frangin aussi.

Oscar restera avec moi jusqu'au matin. Je le sais, parce que ça fait plus de deux ans que je me tape le même scénario, chaque soir. Il est arrivé comme ça, subitement, sans s'annoncer. Jamais il ne m'a expliqué pourquoi il avait attendu aussi longtemps avant de se manifester. Et jamais il ne m'explique pourquoi il est toujours là, maintenant.

C'est notre secret. Je n'en ai parlé à personne, surtout pas au docteur Senécal.

Il ne comprendrait pas. Il m'obligerait à effectuer un autre séjour à l'hôpital.

Il me mettrait avec les fous. Les vrais. Les grands.

Je préfère vivre avec le fantôme de mon frère. Je me sens moins seul. Même si sa fausse présence me torture.

Dimanche soir, 16 août

Voilà presque un an que je travaille tous les week-ends au salon de quilles Desrochers et fils. Un an que je me tiens debout derrière ce comptoir d'accueil à faire des sourires et des courbettes aux mêmes visages ; à entendre le bruit infernal des quilles qui tombent ; à mettre les doigts dans des souliers encore tout chauds et humides ; à endurer des clients détestables qui chialent sans arrêt contre les allées en mauvaise condition ou l'augmentation de vingt-cinq cennes du prix des parties ; à dire des « bonsoir, monsieur » et des « comment allez-vous, madame » à des gens qui, pour la plupart, ne me regardent même pas. En tout cas, jamais dans les yeux ; leurs regards s'attardent presque toujours sur mes mains.

Mes mains et leurs sapristi de brûlures.

Je tiens beaucoup à ce boulot. Il me permet de leur prouver, à tous – mais encore plus à moi-même –, que j'ai le contrôle de ma vie. Presque... Et puis, j'ai besoin d'argent. Mes

parents ne me donnent plus le moindre sous. Rien de plus normal, je suis invisible. Et je suis trop orgueilleux pour leur en demander. Je rêve au jour où j'aurai assez d'argent pour quitter le nid familial.

Le nid; ma cage.

Une grande cage dorée dissimulée sous la brique rouge d'une maison semblable à des milliers d'autres, avec des barreaux imaginaires qui retiennent un garçon qui l'est tout autant. Je n'ai pas besoin de grand-chose; juste d'un petit studio meublé et tranquille dans lequel je pourrais réapprendre à respirer. Je n'en peux plus de vivre avec une morte-vivante, un menteur absent et un jumeau fantôme. S'il n'y avait pas eu ce brave Ralphy, il y a longtemps que je me serais évadé de cette prison au bras de la Grande Faucheuse.

Vingt-trois heures trente. L'heure de fermeture approche, presque tous les joueurs de la ligue d'été sont partis. Chiotte, voilà Jean-Paul Pelletier qui s'amène, avec sa démarche de gorille, mais sa carrure de ouistiti. Président de ligue, oui, mais sérieux abruti. À ce que je vois, il a encore pris un verre de trop. Il s'arrête à mon comptoir, retire son affreux et démesuré chapeau de cowboy, se racle bruyamment la gorge, crache le surplus dans la poubelle devant lui. Dégoûtant rituel du dimanche soir. Il n'y a que du fiel et des

crachats qui sortent de sa bouche. Allez, Olivier, sois poli. Après tout, c'est ton travail d'endurer ce genre de type.

— Bonsoir, monsieur Pelletier, vous avez bien profité de votre soirée?

L'homme me répond avec sa voix enrouée de vieux fumeur alcoolique, remontant d'un geste sec ses lunettes aux verres épais sur son nez veiné de rouge.

— Ma soirée est loin d'être terminée, le jeune. Je vais jouer un dernier *triple* avant de partir, alors donne-moi une allée, et pas n'importe laquelle, t'as compris? Pas question de me retrouver le long du mur! Et dis à la petite de m'apporter un scotch, avec un bol d'olives. Des noires, pas ces machins verts tout mous avec cette merde rouge dans le milieu.

Je lance un regard à la *petite*, Nancy, notre très mignonne serveuse qui a perdu son charmant sourire; elle aussi déteste monsieur Pelletier. Elle grimace, ses yeux verts et perçants levés au plafond. C'est qu'elle est jolie avec ses boucles rousses qui s'agitent dans tous les sens. Et cette nouvelle blouse de travail lui va à ravir. Monsieur Pelletier me ramène à l'ordre.

— Alors, c'est pour bientôt? Tu crois que je n'ai que ça à faire, regarder ta face de carême?

Le sang me monte au visage. J'aimerais avoir le courage de l'envoyer paître, ce fils de pute. Un de ces soirs, il finira par recevoir une bonne raclée, et j'espère bien être là pour en être témoin. En attendant, je dois l'endurer si je ne veux pas perdre mon boulot. Monsieur Pelletier est un client important, mais avant tout un ami du grand patron. Respire, mon vieux, respire. Fais-lui payer ses trois fichues parties de quilles. Plus vite il les jouera, plus vite il déguerpira.

— Pas de problème, monsieur Pelletier. Je vous laisse l'allée 9, comme ça vous n'aurez pas à déplacer vos affaires. Ça fera douze dollars et soixante-quinze, s'il vous plaît.

Il me regarde comme si j'étais un demeuré, avant de me répondre en me postillonnant copieusement au visage :

— Depuis l'temps que tu travailles ici, le jeune, tu dois savoir qu'en tant que président de ligue, j'ai droit à trois parties gratuites par semaine, non ? T'as donc rien dans la caboche ?

Seigneur, empêchez-moi de commettre un meurtre ! Sa tête écrabouillée entre deux boules de quilles de sept kilos, ça ferait une maudite belle fontaine de sang. À la place, je me compose un semblant de sourire pour lui répondre le plus poliment possible.

— Je suis désolé, monsieur Pelletier, mais vous avez déjà profité de vos parties gratuites, cet après-midi. Vous devrez malheureusement attendre la semaine prochaine pour avoir de nouveau droit à ce privilège.

Je retiens ma respiration. Le visage de mon client se crispe, devient écarlate. Ses yeux de merlan frit, agrandis par les verres de ses lunettes, me transpercent de sa hargne.

— Qu'est-ce que t'as dit, le jeune? Me prendrais-tu pour un quêteux, par hasard? Penses-tu que je ne suis pas capable de me payer des parties de *bowling*? C'est-tu bien ça que t'essaies de me dire avec tes formules de politesse à quatre sous? Sais-tu qui je suis, moi, mon p'tit gars? Le sais-tu?

Oui. Un trou du cul.

Ça dégénère. Déjà, quelques clients retardataires louchent dans notre direction. Lucille, la cuisinière, se matérialise derrière le comptoir du restaurant, un linge à vaisselle dans les mains, les sourcils froncés. Mon cœur commence à s'alarmer, et le cuir chevelu me picote.

Mauvais signe.

J'aurais besoin d'un comprimé de Xanax^{MD}, là, tout de suite. Je bredouille des excuses, sentant l'angoisse m'envahir peu à peu.

Ma chemise me colle au dos. La chaleur m'envahit des orteils jusqu'à la racine des cheveux. Monsieur Pelletier me saisit par le poignet. Je grimace de douleur et de dégoût, son haleine de fond de chiottes me soulevant l'estomac.

— Ce n'est pas un jeune blanc-bec qui va me faire la leçon, tu m'entends? Pis veux-tu savoir autre chose, mon p'tit gars? Tu fais peur avec ta face blême, tes yeux de perdu, pis toutes tes cicatrices! Si j'étais ton père, je me débarrasserais de toi assez vite merci! Fourre-toi-la dans le cul, ton allée 9! Pis ta job aussi, mon p'tit crisse!

Les yeux de monsieur Pelletier sont injectés de sang. Si ça continue comme ça, ils vont sortir de leurs orbites. Ça pourrait être marrant.

J'essaie tant bien que mal de rester calme, mais la tourmente se profile à l'horizon, prête à s'installer. Les mots culbutent en franchissant mes lèvres.

— Lâchez... Je ne peux pas... S'il vous plaît... Il faut que je prenne mes...

Comme par magie, un verre atterrit sur le comptoir entre monsieur Pelletier et moi. Des glaçons s'entrechoquent au milieu d'un liquide ambré, dont quelques gouttes jaillissent effrontément. La voix légèrement haut perchée de Nancy

s'élève, m'oligeant à reprendre contact avec la réalité.

— Voilà ton scotch, JP. Y manque juste les olives. Va t'asseoir, je te les apporterai dans quelques minutes.

Les doigts jaunis du fumeur lâchent mon poignet trop lentement. Je lève des yeux reconnaissants vers la *petite* de monsieur Pelletier, qu'elle a tutoyé gros comme le bras. Elle m'adresse un clin d'œil en souriant, puis tourne les talons. Pendant cette trop courte seconde, la tourmente s'évanouit; pendant cette trop courte seconde, j'imagine que Nancy pourrait être *ma* petite, moi qui n'en ai eu qu'une seule. Elle s'appelait Camille, et elle aura été la copine d'une seule soirée: mon bal de fin d'études, en mai dernier. Elle était anorexique, j'étais psychotique. C'était voué à l'échec. Camille est sortie de ma vie comme elle y était entrée, c'est-à-dire vite, et sans bruit. Celui provoqué par une gifle retentissante me ramène subitement dans mes souliers. Nancy vient de donner une grosse claque à monsieur Pelletier. Elle est vraiment furax.

— Espèce de vieux cochon! La prochaine fois que tu me la mets au cul, je te tranche la main avec mes dents, sale porc!

J'en ai manqué un bout. Monsieur Pelletier porte le verre de scotch à ses lèvres. Le salopard

boit tout d'un trait. Les glaçons font un vol plané au-dessus de son épaule gauche avant qu'il ne repose le verre vide sur le comptoir.

— C'est quand même pas ma faute si tu t'habilles comme une pute. Quand t'offres un buffet gratis, il faut que tu t'attendes à ce qu'on vienne piger dedans. Allez, apporte-moi un autre scotch.

Tandis que les yeux de Nancy s'emplissent de larmes amères, ma bouche s'emplit de venin. C'est plus fort que moi. Mes lèvres s'entrouvrent. Je vais cracher mon poison au visage de ce Lucky Luke au rabais, en même temps que je lui éclaterai sa gueule puante. Allez, Olivier, dis à ton cerveau de dire à ton bras de dire à ta main de former un poing. Ordonne à ta bouche d'insulter ce vieux pervers. Vas-y, réagis. Tu ne peux pas rester là sans rien faire.

C'est pourtant ce que je fais.

Rien.

Rien d'autre que de rester là, les joues en feu, comme toujours, à attendre que la tourmente me fonde dessus comme une mouche sur la merde. Je ne suis pas qu'un monstre, je suis aussi la pire des mauviettes; mon frère Oscar me l'a toujours dit.

Nancy me dévisage avec mépris; j'aurais préféré une gifle, comme celle reçue par Jean-Paul

Pelletier. Elle se détourne de moi et s'éloigne rapidement vers le bar où l'attend Lucille, les mains sur les hanches, la mine sévère. Devant cette douloureuse vision, mon cœur se fend en deux; ça l'empêche au moins de battre frénétiquement pour attiser ma tourmente.

Pelletier m'adresse un sourire carnassier; je baisse la tête, priant de tout mon être qu'il parte. Il le fait, au bout de dix interminables secondes. Treize, pour être précis.

— C'est pas ce soir que Frankenstein partira au bras de sa fiancée, hein, le jeune!

Encore une fois, je reste sans mots. Pelletier en profite pour enfoncer le clou.

— Je reviendrai jouer quand ta maudite face à claques ne sera plus là! Et, crois-moi, ça risque d'arriver assez vite, mon p'tit sacrement!

Mes oreilles entendent à peine le ricanelement qui disparaît avec lui dans les toilettes des hommes. Elles écoutent plutôt le chuchotement des ombres qui recherchent mon attention. Penaud, je me dirige vers le bar derrière lequel Nancy rince un linge, tandis que Lucille s'active à nettoyer la plaque de cuisson.

— Tu as besoin d'un coup de main, Nancy?

Sans lever les yeux vers moi, elle me lance son torchon humide.

— Tu peux faire les tables et les comptoirs des allées, si tu veux.

Je ravale ma salive. Elle m'en veut de ma lâcheté ; je ne peux que lui donner raison. La honte s'infiltré en moi, se joignant à mes tourments. Lucille s'approche, pose avec douceur une main sur mon épaule ; un geste que même ma mère ne fait plus depuis longtemps. Je frissonne en tordant le linge entre mes doigts.

— Ça va aller, mon grand ?

Je voudrais lui dire que non, que rien ne va, que je suis encore plus fou qu'hier, mais probablement moins que demain. Mes lèvres demeurent scellées. J'opine donc de la tête, camouflant de mon mieux le trouble qui m'habite. Un sourire de sa part ; des yeux qui s'inquiètent ; quelques mots m'informant qu'elle a terminé, qu'elle rentre à la maison. Je la regarde s'éloigner en vitesse en me disant que j'aimerais bien, un jour, rentrer chez moi avec autant d'empressement.

Le Lucky Luke de mes deux sort des toilettes en chancelant ; je ramasse un cabaret, m'empresant de lui tourner le dos. Vivement la fin de cette soirée. J'en ai assez de respirer les miasmes de ce vieux macaque.

Deux verres de bière presque vides m'attendent sur la console de l'allée 13. Une tasse à café abandonnée un peu plus loin sur un journal

s'y ajoutera bientôt. Alors que je la soulève, elle demeure collée au papier un bref instant, y laissant un cerne brunâtre. Un O. J'y vois un signe. Curieux, je jette un œil. Tiens, pile-poil sur une petite annonce. Un chiffre suivi d'un symbole de dollar fait s'agrandir mes pupilles. Huit mille dollars ! Une étude clinique ; troubles anxieux et dépendances ; effets secondaires possibles. Ça, je m'en fous. De toute façon, rien ne peut être pire que la tourmente. Le cerne de café masque le nom de la société pharmaceutique, mais peu m'importe. Je déchire l'annonce, la glisse au fond de ma poche. Et si, par hasard, je pouvais guérir ? Avec un compte en banque bien garni, en plus. J'entrevois déjà la possibilité d'un petit studio juste à moi, sans fantôme pour le hanter.

En redressant la tête, j'aperçois Jean-Paul Pelletier qui marche vers la sortie sans avoir joué ses trois parties. Enfin ! C'était le dernier client. Nancy lève un pouce en l'air, un sourire naissant sur ses lèvres.

Mon cœur d'homme-chenille se recolle aussitôt.



La lumière sous le portique est éteinte ; comme d'habitude, mes parents n'ont pas attendu que je rentre. J'insère ma clef dans la serrure, la tourne,

pousse la porte. Ralphy patiente de l'autre côté. Il m'accueille d'une bonne léchée en gémissant et en agitant la queue. J'enlève mes espadrilles avant de monter sans bruit à l'étage. En passant devant la chambre de mon frère, j'embrasse le bout de mes doigts, que je pose sur le dessin collé à la porte fermée.

J'ai peur, Oscar, réellement peur. Peur que les crises ne se dissipent jamais. Tu crois que le bout de papier dans ma poche est la solution ? Une étude clinique... Ça doit être du sérieux, non ?

À mes pieds, Ralphy s'impatiente. Je me penche et lui murmure à l'oreille, en lui flattant le dos :

— Allez, mon gros, allons dormir.

Je n'ai pas la tête sur l'oreiller que le contour d'une église se dessine derrière mes paupières closes. L'ombre de l'abbé Paquin plane, accompagnée par l'odeur camphrée de l'encens.

Encore une fois, ma nuit sera agitée.